

pois invités. Cela ne put être prouvé, par la raison qu'on n'osa point seulement le soutenir.

Le dimanche suivant, au sortir de la messe, le *Tambourineux* battit un ban et lut un papier annonçant comme quoi tels et tels des plus aisés du pays se consaient pour avancer au dit Etienne, soit en argent, soit en nature, le bétail qui lui serait nécessaire pour continuer ses travaux.

Thérèse, qui se trouvait là en habits de fête et qui s'était approchée avec d'autres filles sans savoir de quoi il était question, se mit à pleurer à la publication de cette œuvre généreuse ; tous les signatures de la cotisation se jetèrent alors dans les bras d'Etienne, qui pleurait aussi à ce témoignage de l'estime et du dévouement des gens de son pays. Ce fut une scène admirable, dont la nouvelle parvint le soir à M. de Barbezieux lui-même, qui, rencontrant Etienne le même jour, le félicita et lui dit : — Je suis charmé de ce qu'on a fait pour moi, puisque c'est un bel éloge pour les uns et pour les autres. Mais le Bailly n'aurait tenu compte de ta perte ; il n'est pas bien grec, tu sais bien.

Les choses en étaient là, quand M. le chevalier Victor de Barbezieux arriva un beau jour au château. Il venait adoucir par sa présence la perte de sa mère, ayant probablement laissé passer le temps du deuil, afin de s'égayer le premier poids de l'affliction. Il avait tendrement aimé sa mère, mais l'étoignement, la dissipation lui allégeaient cette mort ; il ne voulait point s'en troubler autre mesure par la vue du château en deuil, d'un pays désert, enfin d'un père affligé. Le séjour de Paris, les plaisirs et les compagnies du temps avaient changé ce jeune homme. Il avait donné dans la philosophie à la mode en tant qu'elle s'accordait avec ses inclinations au désordre ; il affectionnait les manières ridicules des petits-maîtres, il ne marchait qu'en se dandinant et ne parlait qu'avec des bégaiements affreux qui prêtaient à rire ; en outre, iustifié de l'anglomanie, qui était la mode régnante, il s'habillait comme le beau *Lianard* dans le parade de boulevard.

M. de Barbezieux haussa les épaules à la vue de ce personnage qu'on lui rendait pour son fils, et dès les premiers jours ils eurent un débat très vif sur les préjugés de naissance, pures chimères, disait le chevalier, en ajoutant qu'il en était de même des antiques superstitions ; que la philosophie avait changé tout cela, et que tous les hommes étaient égaux ; à quoi le père lui répondit qu'il prouvait bien le contraire, et qu'il était heureux qu'il en fût ainsi. Bref, il se moqua de lui, lui tourna le dos, et se mit en mesure de le retenir au château, comptant bien lui redresser le jugement.

Cependant les paysans, poussés par le Bailly, qui fut à cette occasion le bon serviteur, se mirent en devoir de célébrer par des réjouissances l'arrivée de M. le chevalier. On dressa des tables dans l'avant du château, on y forma des danses auxquelles M. le chevalier voulut assister. Le Bailly, qui avait pénétré d'un coup d'œil à quel homme il avait affaire, qui voyait dans le chevalier un futur maître, et pour le présent un appui probable, une espèce d'associé, ne le quittait point d'un pas, s'étendait à lui plaisir et ne négligeait rien pour préparer la parfaite alliance. Or, ce soir même, l'attitude du chevalier lui ouvrit une voie qu'il cherchait, mais il n'en fut pas seulement. Le chevalier lui-même le prit par le bras un moment après.

— Dites-moi donc, mon ami, qu'est-ce que cette belle enfant qu'on voit à bas...

Le Bailly sourit d'un air goguenard.

— M. le chevalier veut parler de la fille de son fermier Etienne...

— Elle est riche de modestie, la fille de mon fermier Etienne...

Le Bailly fut entraîné par l'écoulement, et ils continuèrent de s'entretenir en promenant sous les arbres.

La fête finit, et chacun rentra dans son logis aux sons mourants du haut-bois.

Ce qui redoubla les alarmes du lieu et donna bientôt mauvaise opinion du jeune Seigneur, ce fut cette parfaite intelligence qu'il fit paraître avec le Bailly. Ils ne se quittaient plus. L'on jugera qu'ils étaient fous l'un pour l'autre. Etienne, plus sensé et plein d'indulgence, devina mieux les causes de cette liaison.

Un jour qu'il en causait sur le seuil d'un voisin qui revenait des champs :

— A cet âge-là on est dupe de qui nous flattie. Il faut bien jouer quelques tours au vieux père. Mais la souffrance est bonne, le jeune homme mûrira, et ceux qui le servent aujourd'hui seront reconnus pour ce qu'ils valent.

En approchant de chez lui, comme le jour tombait, Etienne aperçut le Bailly sortant de sa maison, dont la porte se ferma brusquement. Le Bailly se le vit point et disparut derrière la haie d'un sentier.

— Que veut-il ? dit Etienne en entrant.

Thérèse, tremblante, s'excusa sur ce que la seule vue de cette homme la mettait en colère. S'étant remise, elle rapporta comme elle put je ne sais quelles menaces qu'il était venu lui adresser.

— Allons ! mon enfant, du courage ! il y a un Dieu là haut pour les braves gens qui ne l'oublient point. Le Bailly compte sans l'hôte, c'est le cas de le dire. Essue tes yeux et soupons tranquillement.

Thérèse passait pour la fille la plus vertueuse du pays. A dater du jour dont nous parlions, on la vit redoubler de piété : soir et matin on la trouvait dans l'église ; il était le curé important sa vieille gouvernante, et sa sœur affecter de précautions. Mais, chose étrange ! ce changement de conduite ne produisit point le bon effet qu'on aurait pu croire ; il coïncida justement avec les premières atteintes qu'entraîna la réputation sans tache de la jeune fille. On ne voulut voir dans ses visites fréquentes à la cure que les caprices d'un esprit troublé. Dieu sait aussi ce que l'on pensa de son assi-

duité à l'église. Les bonnes femmes hochaient la tête en la voyant passer.

— On ne sait plus à qui se fier, criait un jour à sa voisine la Simonne, alliée à Etienne.

— On ne sait jamais non plus, dit l'autre, à qui se fier en faits de rapport. Le monde est bien méchant pour les pauvres filles.

— Ah ! que je voudrais que Thérèse fût sans reproche. Je ne dis que ce qu'on dit ; d'après ça, les Beurré ont vu quelqu'un rôder à l'entour de chez Etienne, et toujours le même, il est bien étonnant qu'une fille d'honneur ne dise pas la chose à son père.

— Mon Dieu ! faut tout savoir. Son père, il est bien assez tourmenté, ce pauvre cher homme, qu'il se dévore de chagrin à lui tout seul ; le dit-il aussi à sa fille, ce qu'il a sur l'estomac.

Il n'était que trop vrai ; le brave Etienne, soumis à des vexations successives, voyant sa ruine imminente, ses charges redoublées, l'impossibilité de les soutenir par son travail, était tombé dans une affliction profonde, qu'il cachait surtout à sa fille. Comment lui dire, après avoir élevé cette chère enfant dans l'aisance, qu'elle touchait à la dernière détresse ; que sa dot amassée avec peine, était dissipée, qu'il fallait renoncer à s'établir ? Comment lui laisser voir qu'elle en serait bientôt réduite à travailler en journée, à ramasser de l'herbe, ou à mendier le long des chemins. Thérèse était pourtant la seule à ignorer ces extrémités.

Quand, le soir, Etienne revenant des champs, le front penché, le regard sombre, traversait le village, plié sous un faix, ne suivant personne et la conscience nette, Dieu merci ! ses parents, ses amis, l'arrêtaient au passage, s'informent de sa situation, l'invitant à boire et ne sachant, dans leur bonhomie grossière, quelles consolations lui offrir.

— Que voulez-vous, disait Etienne posant son fardeau et relevant la tête, c'est un moment d'épreuve ; mais, on le dit, le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre ; il est bien fin, mais il y a plus fin que lui. J'ai bonne confiance. Ce qui me fait le plus de peine, c'est que ma pauvre fille a plus de peine encore que moi. Elle change, elle est triste que ça me fende le cœur, et pourtant elle ne sait rien, pour ça non, elle ne sait rien. Je compte assez sur les bonnes gens pour être sûr qu'on ne lui a rien bavardé sur des affaires malheureuses. Qu'est-ce qu'elle a donc ? Je n'en sais rien. Si je la voyais rire, au moins, c'en serait pour nous deux ; mais je n'en peux rien tirer, et je ne sais toujours pas ce qu'elle peut penser pour se détruire comme ça.

— Je vas te le dire, moi, ce qu'elle a... dit tout à coup Simon.

— Veux-tu te taire ? s'écria la Simonne. Abien ! de quoi te mêles-tu ?

— Si tu le sais, Simon...

— Rien, rien, répondit la femme en poussant l'homme chez lui par les épaules. Tu me ferais bien plaisir de l'allier coucher si tu as bu ; laisse les femmes jaser. Voilà qui sera beau. Réponds à qui te parle, Jean-Quenouille aille-bavette, pie horge....

L'on entendit confusément du dehors la suite de cette brillante nomenclature de la Simonne, qui ne s'arrêtait pas en si beau chemin.

Etienne, troublé, promena ses yeux autour de lui comme pour demander à chacun ce qu'on avait à lui apprendre.

— Vous savez comme il est, dit un voisin, il fourre son nez partout pour ensuite accoucher d'une bêtise. Est-ce qu'il faut savoir ce que pense une jeune fille ?

La dessus, chacun s'en allant souper, on se serrait la main, Etienne rechargea son faix et continua son chemin ; mais cette parole échappée à Simon avait porté coup. Le père de Thérèse avait cru voir un air de gêne et d'intelligence sur tous les visages, en dépit de ce qu'on avait fait pour écarter ses soupçons. Que pouvait-on savoir sur Thérèse qu'il ne sût pas lui-même ? Il se perdit en des suppositions qui lui firent monter la sueur au visage, et qu'il repoussa bientôt en maudissant l'entretien qui lui faisait outrager l'éclatante vertu de son enfant. Ne connaît-il pas Simon pour un bavard, pour un donneur-d'avis indiscret ? Ne voulait-il point d'ailleurs accabler le chagrin de Thérèse à quelque raison frivole et ridicule ?

Ces cruelles imaginations menèrent Etienne jusqu'à sa porte. Ordinairement, il résoulait son chagrin avant d'entrer, faisait provision de courage pour ne montrer à Thérèse qu'un visage gai. Cette fois la contenance du père et de la fille parurent d'une triste conformité. Etienne se jeta sur un escabeau dans un silence farouche ; mais ne pouvant se tenir plus longtemps dans cette réserve cruelle, il se leva brusquement, et fixant sur Thérèse un regard où la sévérité le cédait encore à la tendresse.

— Eh ! bien, mon enfant, qu'est-ce qui t'afflige ?

— Rien, mon père..... Je ne sais pourquoi...

— Tes yeux sont encore mouillés..... Thérèse parle-moi franchement. Tu sais que ton père est bon. Ton chagrin est le plus grand des mœurs. Je veux que tu m'ouvres ton cœur.

— Que vous dirais-je ?.... Je suis triste..... c'est vrai..... quelquefois.... dire pourquoi.....

Thérèse se mit à fondre en larmes. Etienne, le cœur noué, s'écria d'une voix tremblante :

— Tu n'as rien à te reprocher ?

Les larmes se hérèrent tout à coup, pour ainsi dire, dans les yeux de Thérèse ; elle redressa la tête en écartant ses cheveux de la main, et regardant le vieil Etienne avec fierté :

— Dieu merci ! non, mon père.

Etienne lui ouvrit ses bras en pleurant à son tour.

— Bien, bien, mon enfant, je te crois. Tout va bien. Pardonne-moi d'au-